



Temporairement contemporain

LE JOURNAL DE LA MOUSSON D'ÉTÉ

#4

« L'AUTRICE : Euh - oui, je commence ?

LE METTEUR EN SCÈNE - Ouaip, vas-y.

L'AUTRICE - Euh - donc c'est juste - un work-in-progress. C'est quelque chose que j'avais écrit - et, euh, on a fait cette lecture pour essayer de voir si ça tient la route ou - euh. Si ça pourrait être - si je pourrais continuer avec ce projet ou... euh...

L'Autrice regarde le Metteur en scène, qui ne dit rien. »

L'UNIVERSITÉ D'ÉTÉ, TOUT UN UNIVERS



Assise sur les marches de l'Abbaye des Prémontrés côté jardin nouvellement à la française, Camille savoure un moment d'accalmie. Toute la matinée, de 9h30 à 12h30, elle a participé à l'un des ateliers de l'Université d'été de la Mousson. Après le déjeuner pris en commun avec les acteurs, les auteurs, les metteurs en scène, les intervenants et le personnel de la Mousson, c'est le moment de la pause en plein air avant les lectures et mises en espaces de pièces nouvelles. Trois ou quatre par jour, sans parler des conférences et des tables-rondes. Un riche programme qui se termine tard le soir.

Assistante de différents metteurs en scène dont Anne-Laure Liégeois, Camille avait entendu parler de l'université d'été par d'anciens élèves de l'ERAC (l'école de Cannes) qui lui avaient confié que c'était « une expérience à faire ». Plusieurs d'entre eux avaient d'ailleurs renouvelé ladite expérience au moins une fois, comme le tiers des 70 stagiaires présents cette année, dont la moitié se situe comme Camille dans une fourchette allant de 25 à 45 ans.

Camille a donc envoyé une lettre de candidature, assortie d'un CV et d'une courte lettre de motivation. Retenue, elle a payé les 210 euros qui lui assurent le gîte et le couvert durant tous son séjour, la présence à l'un des cinq ateliers de l'université et l'accès libre aux lectures et mises en espace. Elle pouvait choisir parmi les cinq « intervenants » animant les ateliers : Jean-Pierre Ryngaert, qui pilote cette université depuis 1999 et qui est professeur émérite à Sorbonne Nouvelle - Paris 3 tout en collaborant avec divers théâtres ; Joseph Danan, auteur et professeur à l'Institut d'études théâtrales de Sorbonne Nouvelle - Paris 3 ; Nathalie Fillion, auteure, metteuse en scène dont plusieurs pièces ont été lues à la Mousson ; Pascale Henry, auteur et metteuse en scène [lire page 4 et 5] ; et enfin, pour la première fois, un intervenant étranger, Davide Carnevali.

Auteur et metteur en scène italien, ce dernier vit entre Berlin et Barcelone et enseigne au conservatoire Paolo Grassi de Milan. Il a aussi dans sa besace un doctorat en théorie du théâtre. Il y a trois ans, l'une de ses pièces, *Lost words*, a été lue à la Mousson. Plusieurs autres sont traduites et publiées chez Actes Sud-Papiers. Camille avait choisi de ne pas choisir. Inscrite à l'atelier dirigé par Davide Carnevali, elle ne le regrette pas, « j'ai l'impression d'être tombée à l'endroit que j'attendais ».

Chaque intervenant est libre de son approche et de sa méthode. Carnevali, lui, part d'une discussion et d'une approche critique et théorique des lectures de textes entendus la veille pour aller vers un travail d'écriture à partir de règles données. Il parle bien le français mais parfois à rendre compte avec précision des subtilités de sa pensée. Le vaste champ de son savoir le conduit à étayer son discours jamais professoral de références à telle ou telle analyse de Walter Benjamin, Hegel ou Peter Szondi. Les discussions ouvertes avec les stagiaires peuvent l'entraîner à évoquer ce qui sous-tend les différentes traductions du mot allemand traduit en français par « distanciation » ou à analyser l'évolution de l'écriture d'un Stefano Massini, l'auteur de *Sept minutes*, pièce qui a fait l'objet d'une lecture au début de la Mousson.

Anaïs, elle, jouait en juillet dans *Un jour j'ai rêvé d'être toi*, un spectacle du Off avignonnais qui a été remarqué par les professionnels et la presse. « C'est la curiosité qui m'amène ici ». Elle avait lu et aimé *Variations sur le modèle de Kraepelin*, une des pièces traduites de Davide Carnevali, et c'est ce qui a dicté son choix. « Participer à son atelier, cela m'aide à réfléchir, à prendre du recul ». Comme 27 % des stagiaires, elle appartient au groupe important des comédiennes et de comédiens, pourcentage un peu inférieur au groupe majoritaire des enseignants (32%), mais si l'on y ajoute les auteurs et metteurs en scène, les « gens de théâtre » représentent plus de 40 % des stagiaires.

L'Université d'été fait partie depuis longtemps de l'histoire de la Mousson. Par le nombre important de ses stagiaires, elle contribue à façonner l'atmosphère très particulière de la Mousson, où l'on semble pendant six jours vivre un peu en vase clos. Un temps de ressac et de réflexion, de rencontres et de découvertes.

Jean-Pierre Thibaudat

CONTE DE RUE

AVEC HÉMILOGUE DU COLLECTIF AKALMIE CELSIUS, LA MOUSSON D'ÉTÉ SE DÉPLOIE HORS LES MURS DE L'ABBAYE. DANS LE CENTRE-VILLE DE PONT-À-MOUSSON, OÙ NOUS EST NARRÉE L'HISTOIRE D'UNE DISPARITION.



Malgré son bonnet rouge et sa démarche de rêveur éveillé, personne ne l'a jamais vraiment remarqué. Il était là, point. Au même titre que le chat du quartier ou le pommier du voisin. Il était simplement là. Jusqu'à ce qu'un jour, le trottoir où il s'arrêtait chaque jour pour fixer le ciel se retrouve tout vide. Orphelin.

Dans *Hémilogue*, c'est sur cette absence que se penche Akalmie Celsius. Un collectif marseillais qui, au croisement du théâtre, de la littérature et des arts de la rue, explore depuis dix ans les « petits théâtres de tous les jours ». Et tente d'y insuffler un peu de poésie. Un peu de lien.



« C'est là que ça a commencé ». Dans la bouche de Hannah Devin et sur un mur près du point de rendez-vous indiqué la veille par téléphone, la phrase marque le début d'une enquête. Les premières mesures d'une déambulation à travers la partie de la ville où, après repérage, la compagnie a déposé quelques traces de peinture, presque rien, pour raconter l'histoire de ses disparus. Car dans *Hémilogue*, l'homme au bonnet rouge n'est pas le seul évaporé.

Après quelques mètres et quelques morceaux du beau récit composé par Marion Vincent, l'auteure du groupe, on apprend qu'une femme s'est elle aussi éclipsée. Une rousse, comme la comédienne qui nous raconte cette histoire. Puis un garçon arrive, un bonnet rouge sur la tête. C'est Pierrick Bonjean, le second comédien du spectacle. S'ils sont là, qui sont donc les disparus ?



Des prétextes, peut-être, pour regarder autrement. Pour s'arrêter devant une porte, parce qu'elle pourrait bien donner sur un paradis. Ou pour faire d'une pomme oubliée tout un monde, à la manière d'un Ponge des rues.

Anaïs Heluin



« IL FAUT LUTTER CONTRE L'IMPUISSANCE DE CANAPÉ »

Intervenante de l'Université d'été, Pascale Henry dirige sa propre compagnie, Les Voisins du Dessous, où elle met régulièrement en scène ses propres textes. *Présence(s)*, qu'elle met en espace à la Mousson d'été, sera la prochaine.

D'abord, il y a une voix. Une parole anonyme dans laquelle se bousculent des morceaux de vies. Des bribes de parcours en tous genres, mais tous marqués par une blessure. Par une tristesse qui, parfois, se transforme en colère. Parmi celle qui a « *été l'amante, l'amie, la femme de Jason* », celle qui « *fait des ménages à cinq heures du matin dans une entreprise de conditionnement* » ou encore la ministre à qui l'on crache « *retourne dans ton arbre* », il y a Elle. Soit une femme noire de 40 ans plus ou moins qui, du canapé où elle semble avachie de toute éternité, interrompt régulièrement la voix pour exprimer ses failles et ses révoltes. Ses doutes de mère d'une fille métisse de 17 ans, elle aussi pleine de doutes. Pleine de questions que Pascale Henry donne à entendre dans la seconde partie de sa/ses déroutante(s) *Présence(s)*.

Le féminin, dans cette pièce, est un champ de bataille duquel seul le langage ressort gagnant. Dans l'entrelacement des fragments poétiques de la voix initiale, des âpres rêveries de Elle et des piques qu'échange ensuite sa fille avec une amie qui lui ressemble et un garçon qu'elle n'arrive pas à aimer, Pascale Henry fait de l'écriture une marche d'autant plus précieuse que le chemin est accidenté. Un mot à mot dont on sent autant la force que la fragilité. Le paradoxe aussi, car si elle permet aux personnages de *Présence(s)* de tenir debout, on devine aussi qu'une phrase de trop peut causer leur perte. Heureusement, dans cette avancée sinueuse, les vivantes sont soutenues par celles qui les ont précédées. Et qui, de leur retraite invisible, poursuivent leur combat de funambules.

Depuis plusieurs années, vous développez au sein de votre compagnie Les Voisins du Dessous une écriture personnelle qui questionne la condition féminine. Comment cette préoccupation est-elle devenue centrale dans votre travail ?

Pascale Henry : J'ai toujours aimé le dessous des choses, ce qu'on ne comprend pas bien. Après un DUT Carrières Sociales, une belle expérience dans le milieu de la musique – j'ai passé une partie de ma jeunesse à jouer dans des groupes de rock et gagné ma vie en faisant du cover –, j'ai décidé de me consacrer au théâtre pour en découdre avec certaines d'entre elles. Avec l'amour et le désir, notamment, qui m'ont toujours semblé compliqués. Presque impossibles à vivre dans notre société. Mon intérêt pour les questions féminines est toutefois assez tardif. Longtemps, je n'ai lu que des hommes. Désespérée par le monde, mais profondément vivante et attachée à l'humour, je ne jurais que par les grands génies ronchons. Par Cioran,

« De quoi vas-y, tu veux mon petit commentaire à quel sujet ? Tu veux qu'on blablate sur quoi ? La vague vegan man ? Les ravages et avantages de passer sa vie sur les réseaux sociaux ? L'allergie au gluten ? Vas-y !
Quoi ? Les réfugiés ? Tu veux qu'on parle de ça putain ? de l'abattage industriel ? De l'épilation intégrale ?
Du crime économique ? Du mensonge politique ? Tu veux qu'on parle de ça ? »

Présence(s)

par Calaferte. Et un jour, un journaliste m'a fait une remarque sur ma manière de représenter le corps féminin dans un spectacle. Ça été assez brutal. Je me suis rendue compte qu'à mon insu, j'utilisais une langue masculine. Avec fureur, je me suis alors plongée dans les écritures féminines. Et j'ai commencé à mettre en scène des langues de femmes. À écrire moi-même sur ce que c'est aujourd'hui d'être une femme.

En 2017, vous avez mis en scène *Dans les yeux du ciel* de Rachid Benzine, où le printemps arabe est raconté à travers la voix et le corps d'une prostituée. Dans *Présence(s)*, vous donnez la parole à des personnages tout autres, mais eux aussi assez éloignés de vous : une femme noire, française, et sa fille. Le théâtre est-il pour vous une manière de se décentrer ?

P.H. : Il est d'abord une manière de faire face au monde, jusque dans ce qu'il a de plus dur. De plus insupportable. À la Mousson d'été l'an dernier, c'est cette qualité qui m'a saisie dans le texte de Rachid Benzine, qui y était présenté en lecture. Dans son écriture très brute, dans sa façon de décrypter les mécanismes cachés des pouvoirs politiques et religieux, j'ai senti une urgence qui a fait écho à ma propre peur. Le théâtre doit pour moi être un espace de pensée. S'il ne peut changer le monde, je veux croire qu'il peut être une bouée à laquelle s'accrocher pour éviter d'être noyé par la bêtise qui nous guette de toutes parts. J'espère que *Présence(s)*, que j'ai écrit en pensant à la comédienne Marie-Sohna Condé avec qui je travaille depuis plusieurs années, pourra aussi jouer ce rôle.

Dans *Présence(s)*, votre couple mère-fille est bousculé jusque dans son langage par les bruits du monde. Sont-elles armées pour la lutte, ou laissez-vous ce travail au spectateur ?

P.H. : Si elles se perdent parfois, toutes les deux ne cessent de se poser des questions. Chacune avec ses mots formule en effet les interrogations qui m'animent, sur la construction d'une identité féminine. Sur ce que veut dire, à notre époque, être un individu. Je crois

que tant qu'on s'interroge, il y a de l'espoir. Mon désir, avec cette pièce, est non seulement de partager ces questions avec le spectateur, mais aussi une forme de tendresse. L'écriture de *Présence(s)* est partie d'une phrase de Pina Bausch : « *J'ai toujours pensé que mon boulot c'était de secouer le public, mais le monde est devenu si dur que j'ai eu envie de lui offrir des moments d'amour pur* ». Dans la bouche de n'importe qui d'autre, pareille déclaration m'aurait sûrement laissée indifférente, mais là, elle m'a fait réaliser à quel point la tendresse était aujourd'hui considérée comme débilante. Le langage économique, celui du management et du commerce, ont mangé tout l'espace. Celui de l'art y compris.

Faut-il voir dans l'immobilité et dans la parole de Elle et de sa fille une métaphore de la situation de l'artiste ?

P.H. : Il faut lutter contre l'impuissance de canapé, c'est urgent, et c'est ce que je veux d'abord dire dans cette pièce. À force de crever devant les infos, on finit par ne plus savoir s'approprier une parole et une image. Par ne plus savoir écouter ou avoir accès aux voix intérieures qui nous traversent devant une œuvre d'art, quelle qu'elle soit. La *Présence* de la première partie est l'une de ces voix. Si elle se fait entendre, c'est pour rappeler son existence. Surtout à une jeunesse qui vit dans une grande solitude, privée d'utopie. Malgré tout, à l'image de l'adolescente de ma pièce, cette jeunesse continue d'inventer avec les moyens du bord. Dans ma tête, quand j'écris, il y a l'autre. Ce qui, bien sûr, ne m'empêche pas d'interroger la situation de l'artiste, qui souffre très souvent d'être astreint à une logique économique. Et donc coupé de son propre désir. Le temps du bégaiement, de l'approximation est nécessaire à la création. Il faut tout faire pour le préserver.

Anaïs Heluin

PRÉSENCE(S)- de Pascale Henry (France), dirigée par l'autrice, avec Marie-Sohna Condé, Glenn Marausse, Bénédicte Mbemba, Louise Orry-Diquéro et Alexiane Torrès

 Plus en vidéo <https://www.theatre-contemporain.net/spectacles/Presence-s/videos/>

PLUS QUE MeToo#

CE DIMANCHE DE MOUSSON D'ÉTÉ SE POURSUIT SOUS LE SIGNE DU FÉMININ. APRÈS PRÉSENCE(S) DE PASCALE HENRY, THE WRITER DE L'ANGLAISE ELLA HICKSON MET EN LUMIÈRE LES INÉGALITÉS HOMMES-FEMMES DANS LE MILIEU DU THÉÂTRE. ET AU-DELÀ.

« En quel autre domaine de la vie, une femme de vingt-quatre ans laisserait une bande de vieux mecs blancs lui dire ce qu'elle devrait faire le vendredi soir ? Sans parler de ce qui pourrait lui défibriller l'âme ? ».

En une réplique, Ella Hickson donne le ton de *The Writer*. Incisif. Frontal. Nous sommes dans un théâtre, à la fin d'une représentation. Seule dans la salle avec le metteur en scène et directeur du lieu, la jeune femme qui prononce ces mots ne s'arrête pas là. La mise en scène, le jeu, l'écriture... Tout, pour elle, n'est qu'un fatras pseudo-naturaliste. Une accumulation de stéréotypes servie par un jeu « sans substance » et une écriture du même acabit. À travers son personnage, l'auteure anglaise exprime sans fard

sa propre colère face au fonctionnement du milieu théâtral britannique. Et, plus largement, d'une société qu'elle qualifie volontiers de « patriarcale ».

« *Ce n'est pas une pièce #MeToo* », affirmait Ella Hickson dans le journal *The Independent* au moment de la création de *The Writer* en avril dernier au Théâtre d'Almeida, dans le Nord de Londres, dans une mise en scène de Blanche McIntyre. « *Ou plutôt, ce n'est pas juste ça* ». Écrite avant l'affaire Weinstein, suite à une résidence dans le lieu singulier qu'est la MacDowell Colony (New Hampshire, États-Unis) où elle a vécu pendant huit semaines en pleine forêt avec des artistes femmes qui l'ont sensibilisée à la question des inégalités hommes-femmes, *The Writer* va en effet bien au-delà de la ceinture. « Niveau auquel s'arrête

hélas l'affaire en question, qui n'a pas fait grand-chose d'autre que remplir pendant des semaines les journaux de jolies femmes racontant leurs agressions sexuelles. Autrement dit, de méchants et de victimes », estime l'auteure.

Dans *The Writer*, les rapports du personnage central, qui s'avère être une jeune autrice – auteure ? – de théâtre, avec le directeur de théâtre sont plus complexes. Après la confrontation initiale, une seconde scène remet en effet en question le statut de la parole échangée. Puis une troisième, une quatrième... À force de déclinaisons du premier tableau, qui sont sans doute – là aussi, un doute

subsiste – autant de mises en abymes, toute certitude disparaît. Comme la misogynie du metteur en scène, le féminisme de la jeune héroïne finit par être gagné par l'empire du doute subtilement construit par Ella Hickson. Reste que les structures de la domination masculine ont été ébranlées. Et qu'après ça, le moindre mot peut tout faire s'écrouler.

Anaïs Heluin

THE WRITER - de Ella Hickson (Angleterre), texte traduit par Dominique Hollier, dirigée par Ramin Gray, avec Quentin Baillot, Bénédicte Mbemba, Charlie Nelson et Julie Pilod
En partenariat avec le projet Fabulamundi. Playwriting Europe dans le cadre du programme Creative Europe, Ella Hickson est associée au Royal Lyceum Theatre (Edinburgh).

« ALORS, QU'EST-CE QU'ON VA Y FAIRE ?
DÉMANTELER LE CAPITALISME ET RENVERSER LE PATRIARCAT.
JE VOIS. MAIS DISONS, À COURT OU MOYEN TERME ?
DÉMANTELER LE CAPITALISME ET RENVERSER LE PATRIARCAT. »

UN MIGRANT PEUT EN CACHER UN AUTRE



À TRAVERS SA PIÈCE EXCUSEZ-NOUS SI NOUS NE SOMMES PAS MORTS EN MER, L'ITALIEN EMANUELE ALDROVANDI FAIT MIGRER LA NOTION DE MIGRANT.

« C'est mille dollars maintenant et mille quand on arrive. Je ne veux pas d'euros, ça ne vaut rien. Les mille dollars du début sont un acompte, pour prouver que vous ne voulez pas me rouler. Et une indemnité si vous mourez pendant le voyage », dit Le Gras. C'est le début de la pièce, mais le premier à être roulé, c'est le spectateur qui peut croire être embarqué pour une énième pièce sur les migrants à l'heure de la traversée. Il se peut que titre de la pièce, *Excusez-nous si nous ne sommes pas morts en mer*, provocateur ou joueur, l'ait déjà égaré sur la piste chaotique d'un « théâtre documentaire », dont Olivier Neveux dans sa conférence donnée hier soulignait combien cette notion était à prendre avec des pincettes.

L'auteur, l'Italien Emanuele Aldrovandi multiplie les garde-fous contre ces fausses pistes. On ne sait pas où nous sommes, ni même à quelle époque. Possiblement dans un futur où l'Europe aux abois, devenue un continent de migrants, engendrerait à son tour l'émigration de ses habitants vers des continents plus riches. La fausse amorce documentaire engendre une allégorie doublée d'une comédie macabre.

Nous sommes loin de la barque chargée de migrants apeurés des journaux télévisés d'aujourd'hui. Le Gras (Charlie Nelson) n'embarque dans son container que trois personnes : le Grand (Denis Manuel qui est effectivement très grand), le Robuste (le musclé Alain Fromager) et Belle (la belle Johanna Nizard). Trois candidats à l'émigration, mais pour des raisons très différentes. Belle a déjà connu une telle épreuve avec ses parents, qui, selon elle ont fait l'erreur de leur vie en quittant l'Afrique du Nord natale. Elle veut aller en Australie. Robuste, lui, semble vouloir fuir l'Europe à la suite de déboires ou magouilles financières. Il a choisi le Vénézuéla où il prétend que l'attend une vie de pacha fortuné. Quant au Grand qui refuse d'ouvrir sa valise (il y cache un ordinateur), on ne sait trop s'il est un journaliste, un écrivain qui veut raconter dans un roman vrai la traversée de migrants ou un type à la vie trop banale qui veut s'offrir le frisson d'un tel voyage. Lui escompte aller au Japon. Le Gras a promis à chacun de les emmener dans le pays souhaité, mais leur a demandé de n'en rien dire.

Tout va se jouer dans le huis clos du container entre ces personnages, singulièrement après le naufrage du bateau qui les laisse dans le container en bois, flottant sur la mer. Jeu d'alliances qui se renversent, chantage, tentatives de meurtre, déshydratation et anthropophagie, tout y passe. Avec de surcroît des jeux de dupes car chacun lance les trois autres (et nous par la même occasion) sur de fautes pistes. Les identités se dérobent. Même en pleine mer, il faut se méfier des apparences. Le Gras, qui semblait un personnage plus brut de décoffrage, s'avère lui aussi retors. L'auteur lui confie un long monologue où, mêlant définition du dictionnaire et présage,

il nous explique ce qu'est un naufrage avant que celui-ci n'advienne vraiment, faisant du passeur un naufragé comme les trois autres.

L'embarcation à la dérive entraîne celle de la pièce qui jette par-dessus bord les miettes de ce qui lui restait de réalisme pour atteindre une vision-hallucination. Celle, au loin, non d'un bateau comme Le Gras en a l'illusion, mais d'un banc de baleines qui fonce sur eux, chacun se faisant le porte-parole des espèces de cétacés qui risquent de s'éteindre.

Emanuele Aldrovandi (né en 1985) est un auteur fort

d'une dizaine de pièces souvent montées et primées en Italie. *Excusez-nous si nous ne sommes pas morts en mer* a été publié en italien avec un avant-propos de Davide Carnevali (lire page 2) avant d'être traduite en français par Federica Martucci et Olivier Favier avec le soutien de la maison Antoine Vitez et d'entrer dans le projet « Fabulamundi. Playwriting Europe ».

Jean-Pierre Thibaudat

EXCUSEZ-NOUS SI NOUS NE SOMMES PAS MORTS EN MER - de Emanuele Aldrovandi (Italie), texte traduit par Federica Martucci et Olivier Favier, dirigée par Ivica Buljan, avec Alain Fromager, Charlie Nelson, Didier Manuel et Johanna Nizard. En partenariat avec le projet Fabulamundi. Playwriting Europe dans le cadre du programme Creative Europe, Emanuele Aldrovandi est associé au Teatro I (Milan). Le texte a été traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtral. Royal Lyceum Theatre (Edinburgh). Finaliste pour le Prix Riccione 2015 et le Prix Scénario 2015. La pièce a été présentée comme une lecture de scène le 23 juillet 2015 au Festival PIIGS de Barcelone. Première mondiale le 22 février 2016 au Teatro della Cooperativa de Milan. Publié en Italie par CUE Press.

APPEL À PAGE !

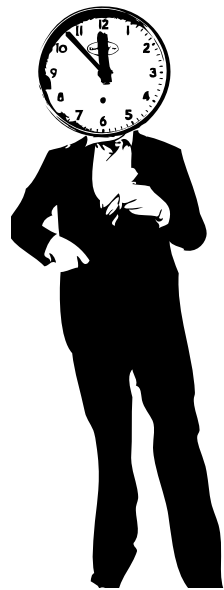
Peuple de la Mousson d'été ! Vous êtes stagiaire, auteur, auteure, actrice, comédien.nes, technicien.nes, intermittent.es, ce journal est le vôtre. Mardimatin paraîtra le dernier numéro de l'édition 2018 de la Mousson d'été. Soyez en les signataires. Exprimez-vous !

Lettre d'amour ou de haine, ha, iku saignant, sonnet charmant, poème en vers très libres, pensée provisoirement définitivephoto, dessin, BD, roman fleuve, nouvelle en trois lignes, tout est bon. Mais une seule contrainte impérative :

les délais. Vos pertinentes et impertinentes contributions doivent nous parvenir avant lundi soir au plus tard pour être publiées dans le dernier Temporairement contemporain qui sera entre vos mains mardi midi. Adressez vos chef d'œuvres à Florent au bureau de la Mousson ou à Anaïs Héluin (a.heluin@hotmail.fr) ou Jean-Pierre Thibaudat (thibaudat@gmail.com), les journalistes duettistes qui rédigent cette année ce journal.

J-PT

DIMANCHE
26 AOÛT
2018



9h30/12h30 – Ateliers de l'Université d'été européenne

11h et 17h15 – Hémilogue - CENTRE VILLE (spectacle de rue)

Une création du collectif Akalmie Celsius, texte Marion Vincent, mise en scène et en espace Manon Delage, avec Pierrick Bonjean et Hannah Devin
Entrée libre - réservations et informations au +33 (0)6 30 86 29 72.

14h – Présence(s) - BIBLIOTHÈQUE

De Pascale Henry (France), dirigée par l'autrice, avec Marie-Sohna Condé, Glenn Marausse, Bénédicte Mbemba, Louise Orry-Diquéro et Alexiane Torrès

16h – CONVERSATION : Mettre en lecture et mettre en espace - SALLE LALLEMAND

La multiplication des lectures publiques des textes dramatiques engendre des responsabilités nouvelles et parfois des incompréhensions. Des «metteurs en lecture» et des auteurs présents à la Mousson d'été feront le point sur les façons de «faire entendre» les œuvres. Menée par Jean-Pierre Ryngaert.

18h – Excusez-nous si nous ne sommes pas morts en mer - SAINTE-MARIE-AUX-BOIS

De Emanuele Aldrovandi (Italie), texte traduit par Federica Martucci et Olivier Favier, dirigée par Ivica Buljan, avec Alain Fromager, Charlie Nelson, Didier Manuel et Johanna Nizard

20h45 – The Writer - GYMNASSE HANZELET

De Ella Hickson (Angleterre), texte traduit par Dominique Hollier, dirigée par Ramin Gray, avec Quentin Baillot, Bénédicte Mbemba, Charlie Nelson et Julie Pilod

23h – Les chroniques de Peter Sanchidrián : Une flamme - PARQUET DE BAL

de José Padilla (Espagne), texte traduit par Victoria Mariani, dirigée par Michel Didym assisté de Yves Storper, avec Odja Llorca, Glenn Marausse, Catherine Matisse et Émeline Touron, musique Philippe Thibault

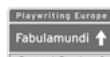
Suivi de – DJ set / Dee Doo

La meéc – la Mousson d'été est subventionnée par la Région Grand Est, le Ministère de la Culture et de la Communication (DRAC-Lorraine), le Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Bassin de Pont-à-Mousson.

La Mousson d'été est présentée avec le soutien de l'Abbaye des Prémontrés et des villes de Blénod-lès-Pont-à-Mousson et de Pont-à-Mousson.

En partenariat avec le projet de coopération Fabulamundi. Playwriting Europe soutenu par le programme Creative Europe, la Maison Antoine Vitez, ARTCENA – Centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre, Acción Cultural Española AC/E, le Théâtre de la Manufacture – Centre Dramatique National Nancy-Lorraine, France Culture, Télérama, Theatre Contemporain.net, les lycées Jean Hanzelet et Jacques Marquette de Pont-à-Mousson, la librairie L'Autre Rive et avec la participation artistique du Jeune Théâtre National, du Fonds d'Insertion pour Jeunes Artistes Dramatiques D.R.A.C. / Région Provence-Alpes-Côtes d'Azur et de l'ERAC

MPM est le partenaire technique de la Mousson d'été.



Rédaction : Anaïs Heluin - Jean-Pierre Thibaudat
Mise en page : Florent Wacker

Une version numérique (et en couleur) du journal est disponible sur www.meec.org.

À consulter aussi sur www.theatre-contemporain.net où vous pourrez également consulter des vidéos des artistes présents à la mousson d'été

